

Qu'appelle-t-on *agir* ?*

Cristian Moisuc
Université ALI. Cuza de Iasi

Jakub Čapek, *Action et situation. Le sens du possible entre phénoménologie et herméneutique*, Hildesheim, Zürich, New York : Georg Olms Verlag, 2010, 252 p.

Keywords: action, situation, intention, *praxis*, *poiesis*

Le livre de Jakub Čapek, résultat de plusieurs années de réflexions en marges du problème de la décision et de l'action, se propose de comprendre, grâce à une analyse qui fait appel, en égale mesure aux instruments conceptuels de la phénoménologie et de l'herméneutique, ce que signifie *agir*.

Ce but (audacieux) est annoncé dès les premières lignes du livre, dans lesquelles il annonce en même temps l'arrière-plan de l'interrogation philosophique, à savoir la question du *sens*.

Pour celui qui essaie de comprendre l'*action*, le problème du sens est incontournable, parce que « si nous n'avions pas la possibilité d'agir, la question du sens ne se poserait pas » (p. 9). En même temps, le sens n'est pas fait par notre propre agir, ce qui signifie que le rapport à l'action doit rester « indirect et ouvert » et qu'en fin de compte, il semblerait que « l'action consiste, entre autre, à maintenir le monde comme occasion pour l'agir » (p. 239).

* *Acknowledgment:* Ce texte est issu d'une recherche dans le cadre du projet *La constitution de l'espace public. Une perspective phénoménologico-herméneutique*, financé par le Ministère Roumain de l'Education et de la Recherche, CNCSIS 788 / 2008, code 2104.

Le livre est structuré en douze chapitres. Dans le premier chapitre, Jakub Čapek distingue entre l'*action* et ce qu'elle n'est pas, c'est-à-dire *événement*, tout en montrant que « l'action humaine s'accomplit dans la constellation des événements qui forment le contexte de l'action » (p. 16). Le contexte de l'action est défini comme ce qui *nous arrive*. A la différence de l'action, qui est un changement dans lequel on peut reconnaître une structure téléologique (*afin que...*), l'événement est dépourvu de cette structure. Jakub Čapek distingue aussi entre deux notions d'agir, la notion dite *large* (à laquelle l'auteur consacre le deuxième et le troisième chapitre), qui vise à délimiter l'activité humaine du devenir (« ce qui arrive par nous sans que nous puissions l'influencer », p. 26) et la notion dite *étroite*, qui ne cherche plus à séparer l'activité humaine et le devenir, mais à identifier, dans la totalité des activités humaines, une seule qui puisse être tenue comme l'action *par excellence*.

D'ailleurs, lorsqu'il délimite l'action de l'événement, dans les premiers chapitres du livre, Čapek emploie plusieurs critères: l'action en tant que mouvement volontaire (*to hekousion* chez Aristote), l'action en tant que *mouvement intentionnel*, l'action en tant que *structure pourvue d'un sens* (moyen-fin).

Même si ces critères s'avèrent utiles pour la réussite d'une démarche dont le but final est de livrer une définition philosophique de l'action, l'auteur n'hésite pas de les remettre lui-même en question. Ainsi, lorsque l'agir est défini en fonction de l'intention, la démarche explicative ne peut pas éviter la question épineuse du « statut ontologique de l'intention » (p. 35) : l'intention est une pensée (p. 37), une forme de description des événements (p. 40), un événement observable dans le cerveau (p. 43), une modification du comprendre (p. 50) ? Le problème du statut ontologique de l'intention et de la structure de l'action (définie dans le troisième chapitre comme « cette influence que j'exerce, qui entraîne un changement dans l'état actuel des choses et qui s'effectue suivant le rapport moyen-fin », p. 61) rencontre une autre question, également redoutable : la question du dualisme âme-corps. Cependant, l'auteur n'accepte pas de traiter le dualisme âme-corps comme une question *théorique*, mais comme un aspect pratique, comme une *expérience vécue* : « ainsi, l'âme et le corps seraient deux phénomènes temporaires liés à un certain genre de

situations et non pas deux substances qui existent de manière permanente et dont nous sommes composées» (p. 69). L'importance de cet expérience vécue dans l'analyse de l'agir tient au caractère fini de notre agir (on ne peut pas tout faire).

Dans les chapitres 5-9, l'auteur se concentre sur le sens *étroit* de l'action, prenant comme point de départ la distinction aristotélicienne entre l'action comme *poiesis* et la production comme *praxis*, distinction qu'il suit dans les chapitres dédiés, respectivement, à la notion de *praxis* chez Aristote (chapitre 5), à l'action et à la question de l'être chez Martin Heidegger (chapitre 6), à l'action comme interprétation chez Gadamer et Ricoeur (chapitre 7), au sens et à la fin de l'action chez Hannah Arendt (chapitre 8). Le passage analytique en revue des auteurs cités a comme but de déterminer si le sens *étroit* de l'action chez Aristote est suivi de manière fidèle au XX-ème siècle par les auteurs invoqués. Ainsi, chez Gadamer, considère Čapek, l'action au sens étroit se comprend comme présentation d'un principe général dans un situation concrète, chez Heidegger comme le changement dans la structure des possibilités dans lesquelles nous vivons et chez Ricoeur comme interprétation momentanée d'un idéal vague de la vie réussie.

Jakub Čapek souligne que c'est seulement chez Hannah Arendt que l'on peut déceler la plus grande fidélité par rapport au critère proposé par Aristote pour délimiter l'action au sens étroit, à savoir contenir en elle-même sa propre finalité. Cette fidélité ne se manifeste pas comme une simple reprise de l'interprétation d'Aristote, mais comme la radicalisation de celle-ci : «Arendt radicalise la notion aristotélicienne de l'action en soulignant l'actualité pure de l'action, l'exécution n'ayant le sens d'une virtuosité que dans le domaine public» (p. 181).

Ce qui distingue l'interprétation arendtienne de l'action, c'est l'usage de *deux* notions de l'action : une notion «narrative» (selon laquelle le sens de l'action peut se détacher au fur et à mesure dans le cours de l'action) et une notion basée sur l'idée de principe (p. 179) qui se réfère à la raison de l'action. Cette deuxième notion est tenue par Čapek pour l'interprétation fidèle du sens aristotélicien de la notion de *praxis* qui a en elle-même sa fin. Pourtant, l'auteur n'adhère pas complètement à l'interprétation d'Arendt, affirmant que celle-ci adopte une position

risquée : si on accepte la thèse tranchante d'Arendt qui, voulant préserver l'action comme *praxis* du sens productif et instrumental de la *poiesis*, insiste trop sur le caractère non-téléologique de l'action (« l'action n'est pas l'effort d'atteindre la fin »), on s'aperçoit qu'on est finalement obligés de penser l'action sur le mode de l'événement (p. 176). Or, s'il est vrai, selon Čapek, que l'action est sans doute *aussi* un événement, on ne peut pas dire que l'action doit être pensée exclusivement sur le mode événement, comme le suggère Arendt.

L'analyse approfondie consacrée à Arendt permet à l'auteur de reformuler la question de l'action (« quelle activité est l'action ? ») afin d'introduire dans la discussion le concept de *situation* : « quand (sous quelles conditions) est ce que nous faisons une action ? » (p. 191). Le concept de *situation* permet de bien poser le problème de la liberté. Partant des réflexions de Jean-Paul Sartre et évitant les défauts évidents qui s'y trouvent, Jakub Čapek arrive à formuler de manière concise et pertinente le rapport entre la situation et l'action, à la fin du dixième chapitre de son livre: « Parce que la situation se pose souvent comme un appel, l'action est une démarche qui satisfait à la situation » (p. 210).

Le onzième chapitre touche au problème de la liberté de l'action *en situation*, dont l'analyse ne serait pas complète, selon l'auteur, sans une théorie de la motivation. Jakub Čapek invoque Merleau-Ponty qui considère que les situation « appellent » un certain achèvement et que « l'action renoue avec les motifs ou raisons qui sont présents dans la situation » (p. 222). Or, si le *motif* de l'action n'est pas *la cause* de l'action, alors il faut poser, avec Merleau-Ponty, qu'il y a une tension constitutive de l'existence humaine et qui réside dans son caractère indéterminé. Cette indétermination reçoit son sens d'une liberté *située*, et le rapport à la situation est conçu comme une reprise ou acceptation du donné (p. 228).

Le dernier chapitre reprend, de manière synthétique, les acquis de l'analyse développée dans les chapitres antérieurs et fournit, en même temps, la définition complète de l'action, dans la vision de l'auteur : « Ainsi, est action une telle saisie de la structure des pratiques comme possible, par laquelle le monde entre les hommes est préservé comme espace pour des actions » (p. 234).

Cette définition permet à l'auteur de renouer avec les réflexions de Hannah Arendt qui aurait perçu le lien mutuel entre *action* et *situation*. Jakub Čapek se place dans cette lignée de pensée lorsqu'il affirme que « la situation apparaît dans l'action même, car l'action porte en elle-même sa condition comme ce qu'elle tâche de maintenir. C'est dans ce sens que l'action peut être dite être elle-même la fin : dans la situation donnée, l'action entrevoit la forme concrète du monde inter-humain comme condition de l'agir » (p. 236).

La définition finale de l'action que l'auteur fournit à la fin du livre est synthétique, sans pour autant avoir la prétention d'épuiser le problème examiné: *agir*, c'est adopter une attitude par rapport au sens, en même temps que reconnaître l'impossibilité de le déterminer (p. 239).

Address:

Cristian Moisuc

Al.I. Cuza University of Iasi

Department of Philosophy

Bd. Carol I, 11

700506 Iasi, Romania

Tel.: (+) 40 232 201284

E-mail: cristian.moisuc@uaic.ro